

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

APR 18  
1885

Canadians - 3 NOUVELLES

# SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

“Hâtons-nous de raconter les délicieuses  
histoires du peuple avant qu'il les  
ait oubliées.”  
CHARLES NODIER.

---

PARAIT LE 25 DE CHAQUE MOIS

---

MARS

4eme Volume, 3eme Livraison

---

REVUE PUBLIÉE À OTTAWA  
IMPRIMERIE GÉNÉRALE, MONTRÉAL

1885

**D**

# NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

---

## SOMMAIRE

- |                              |           |                  |
|------------------------------|-----------|------------------|
| 1o. L'Ours de la Côte Nord   | - - - -   | H. DE PUYJALON   |
| 2o. Attrape d'Ours (gravure) | - - -     | H. DE PUYJALON   |
| 3o. Le Sacré-Cœur (poésie)   | - - - -   | P. J. O CHAUVEAU |
| 4o. Le Mont Cassin           | - - - - - | VIATOR           |
| 5o. Les Orgues de Barbarie   | - - -     | A. LUSIGNAN      |
| 6o. L'Angelus                | - - - - - | P. J. U. BAUDRY  |
| 7o. Volupté (poésie)         | - - - - - | A. B. ROUTHIER   |
- 

## NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

---

Abonnement, payable d'avance - - - - - 1.00  
La livraison - - - - - 10 centins

---

DIRECTEUR-GÉRANT :

M. LOUIS-H. TACHÉ,

DÉPT DU SÉCR. D'ÉTAT, OTTAWA.

---

### AGENCES :

QUÉBEC : MM. L. J. DEMERS ET FRÈRE,

30, rue de la Fabrique, Québec.

---

Agent-général pour la Province de Québec :

M. ERNEST CLÉMENT, 247, rue Dorchester, Montréal.

---

Les correspondances pour la rédaction, les remises de fonds et les livraisons refusées de la revue devront être adressées au Directeur.

## L'OURS DE LA CÔTE NORD (\*)

L'ours du Canada est d'une indifférence absolue quand il s'agit de nourriture. Il mange de tout : de la viande, du poisson, des fruits, et même de l'herbe.

J'ai vu, à la baie des Homards et à la rivière à Vachon, des prairies de cette sorte d'alfa qui couvre le sommet des plages sablonneuses, entièrement broutées, complètement tondues par les ours. La première fois que je pus constater ce fait curieux, je me refusai longtemps à y croire. Nous étions alors au printemps. Les ours venaient à peine de quitter leur retraite d'hiver, et quoique leur appétit dût être singulièrement aiguisé par un jeûne de plus de cinq mois, je ne voulais croire à ce broutage qui dérangeait toutes mes idées. Il ne pouvait cependant y avoir aucun doute. Les *fumées* abandonnées par ces animaux permettaient de constater sans hésitation le genre de nourriture qu'ils avaient adopté.

J'ai dit les *fumées* et je m'explique.

Je suis chasseur, et rien de ce qui touche à mes victimes ne m'est indifférent ou étranger. Mes confrères en Nemrodisme me comprendront. Ils savent, comme moi, combien l'étude des *fumées* est importante. Elles sont quelquefois les seuls indices, les seuls vestiges qui permettent au chasseur expérimenté d'avoir une connaissance suffisante de l'animal qu'il veut *porter bas*. Nous ne sommes plus, hélas ! au temps des Gastons Phébus et des du Fouilloux. Heureux temps où l'on appelait, sans rougir, les choses par leur nom ! Après tout, le mot *fumée* peut-être considéré comme une métaphore. Métaphore hardie, j'en conviens, mais reçue, acceptée sous les

---

(\*) Ce travail est extrait du *Manuel des Chasseurs de la Côte Nord*, par M. H. de Puyjalon, qui paraîtra dans quelques mois.

donjons les plus authentiques, et consacrée par vingt générations d'illustres chasseurs. Je continue donc à le risquer. Tant pis pour les délicats à l'opoponax, indignes de comprendre les joies du lancer ou de l'hallali.

Il est certain que les fumées, chez l'ours tout au moins, sont très sensibles à la couleur des aliments et en indiquent toujours la nature. C'est ainsi qu'au printemps, l'ours broute littéralement l'herbe des *plains* et que les souvenirs de son passage sont verts et garnis de parcelles, herbacées de même nuance. Lorsqu'il a la chance de rencontrer sur la plage des viandailles de loup-marins, de cétaqué ou de poisson, ses fumées deviennent roussâtres et contiennent des particules de la peau, du poil ou des écailles de l'animal ingéré. Si les myrtils sont la base de sa nourriture, elles prennent une teinte bleuâtre foncée. Elles ressemblent enfin à des confitures de mandarines au curcuma, lorsqu'il se nourrit des baies du sorbier des oiseaux, (*mascamina*).

Les fumées, comme il est facile de s'en convaincre, sont des indices de la plus haute valeur. L'examen de ces précieux vestiges fournissent des données presque certaines sur les habitudes momentanées de l'animal, sur la durée du séjour qu'il a fait ou qu'il fera au même lieu, s'il se nourrit au *plain* ou à la lisière du bois ; et, si la nourriture qu'il vient y chercher est encore abondante, on est presque sûr de le voir *par corps* et de le tuer, soit à l'affût, soit au moyen d'une attrappe construite avec toutes les précautions nécessaires, soit au moyen d'un piège de fer placé avec discernement.

L'ours noir à museau orange, notre ours, aux approches de l'hiver, se choisit une retraite au milieu des roches, dans une excavation de terrain ou dans un tronc d'arbre creux. Il passe là toute la saison froide, dans un engourdissement particulier, qui le rend plus lourd et moins propre à se défendre, mais qui, contrairement à ce que l'on croit, ne lui

enlève point toute perception des objets extérieurs. Lorsqu'un chasseur a la bonne fortune de tomber sur une cabane d'hivernement de cet animal, et qu'il la démolit pour s'emparer du dormeur, ce dernier sait manifester son mécontentement par des grognements accentués, et par des coups de griffes parfois beaucoup trop bien dirigés. Il est même arrivé quelquefois, et cela s'est surtout présenté en mars et en avril, que des ours surpris au gîte se sont dérobés par la fuite au triste sort que leur préparait le chasseur. Cependant, l'ours se défend relativement beaucoup moins pendant la saison froide, et lorsque les vapeurs qu'il exhale et qui sourdent à travers le sol, viennent décéler sa présence, il est assez facile de le tuer. On a souvent avancé que l'ours vivait en hiver aux dépens de sa propre substance, et qu'il se léchait la paume des pattes pour satisfaire son appétit. Je suis loin de contester cette étrange particularité de la vie de l'ours, mais j'avoue, avec toute l'humilité dont je suis capable, que je n'y puis croire, et que cette assertion m'a toujours paru le fruit de la plus pure fantaisie. Si l'ours vivait aux dépens d'une partie quelconque de ses tissus, il sortirait de sa retraite ou plus maigre ou plus gras. Il n'est rien cependant de ces deux alternatives. Tel il s'engourdit dans sa retraite d'hiver, tel il sort au printemps. S'il s'est *cabané* maigre, il sort maigre; s'il s'est *cabané* rutilant d'embonpoint, il en sort avec un embonpoint rutilant. Il semblerait que dès les premières heures de sa claustration, les fonctions digestives restent suspendues et comme anesthésiées pour tout l'hiver.

L'ours arrive quelquefois au plus haut point de graisse. Il s'en est tué qui avaient sous la peau une couche de cinq pouces de lard. Sa chair, paraît-il, est aussi succulente que le disait Alexandre Dumas, qui cependant n'y goûta jamais.

Les chasseurs apprécient différemment les vertus de l'ours. Sa douceur est contestée, son aménité semble douteuse, quelques-uns le croient féroce, quelques autres lui prêtent toutes

les longanimités. J'ai entendu raconter, sans y croire, malgré l'air profondément convaincu du narrateur, qu'un ours chargé vigoureusement par un bélier plein de courage, avait cédé le pas à ce belliqueux époux de la timide brebis.

D'un autre côté, il n'est pas douteux que certains de ces animaux sont très dangereux pour le bétail ; qu'ils ne paraissent éprouver aucun remords du meurtre des moutons, de l'assassinat des jeunes vaches, de l'extermination des veaux ; qu'ils ne dédaignent ni le rat musqué, ni le castor, et qu'ils font en général, pour satisfaire leur appétit, table rase de tout ce qu'ils rencontrent dans les pièges des chasseurs. Souvent même, ils ne se donnent pas la peine de dégager le gibier du piège. Ils emportent tout. Que de fois j'ai compati aux doléances des chasseurs, dont les pièges avaient été ainsi enlevés sans espoir de retour. Faut-il conclure de ces tableaux si différents qu'il existe, chez les ours, aussi bien que chez les descendants de l'œzoon, des nuances de caractère aussi tranchées qu'inexpliquables ? je laisse à la science le soin de prononcer en dernier ressort. Quoiqu'il en soit de la férocité ou de la mansuétude de l'ours, je veux taire ses mœurs domestiques ! Cependant je puis dire sans manquer aux convenances, et surtout sans calomnier mon sujet, qu'il manque de galanterie et de fidélité. C'est un mormon ! un des pires.

Si l'ours est féroce et peu continent, on ne peut sans injustice l'accuser de manquer de prudence ! En juillet, en août, il paraît peu flatté de la présence de l'homme, qu'il n'évite du reste, ni ne recherche. A toute autre époque, le chasseur lui produit une impression désagréable. Il le fuit, non seulement du plus loin qu'il l'entend, mais encore du plus loin qu'il le voit ou qu'il le sent. Approcher ou voir un ours sous bois est chose peu facile, lorsque votre présence lui est signalé par le moindre bruit ou par la moindre émanation.

L'ourse est bonne mère. Elle met bas deux ou trois petits.

au plus. Pendant la durée de la gestation elle se cache au plus profond des bois, avec un soin jaloux. Les vieux chasseurs prétendent que de mémoire d'homme il ne fut jamais tuée une femelle d'ours dans une situation intéressante.

L'ours canadien ne devient jamais extrêmement volumineux. Il est rare que son poids dépasse trois ou quatre cents livres.

On le chasse au fusil, au piège de fer, à l'attrappe et même au collet.

L'affût de l'ours exige une grande habileté de chasseur et une abnégation de martyr. Il faut avec soin étudier ses habitudes, ne procéder, pour choisir son poste d'affût, qu'avec la plus grande circonspection ; déterminer avant tout, d'une manière certaine, la piste fréquentée avec le plus d'assiduité par l'animal, se tenir toujours sous le vent : la moindre émanation, je l'ai dit, perdrait tout. Lorsqu'on est parvenu à mettre sa défiance naturelle en défaut et qu'il se présente enfin à portée de fusil, il ne reste plus qu'à le tuer. Œuvre moins facile qu'on ne pourrait le croire au premier abord. Il faut dompter ses nerfs, viser juste et surtout au bon endroit. Suivre *au sang* un ours blessé est une entreprise souvent bien difficile à mener à bonne fin dans nos forêts presque toujours parsemées de jeunes taillis.

Il vaut mieux attendre et tirer l'ours de très près, le guidon du fusil s'écarte moins, la balle se place mieux et sa pénétration est plus grande. Quelques chasseurs préconisent le tir à chevrotines. Je ne suis pas de leur avis. Les chevrotines tuent rarement sur le coup, même à courte distance, de plus elles abiment la peau de l'animal qu'elles trouvent en plusieurs endroits. Je recommande comme arme à toutes fins le fusil Lefauchaux, calibre 12, à canons lisses. Les armes rayées ont plus de pénétration, il est vrai, mais à petite portée elles placent une balle avec moins de justesse que le fusil de chasse ordinaire à lame lisse.

La forme du piège de fer est connue de tout le monde. Je crois donc inutile de le décrire. Avant de se servir du piège de fer il faut soigneusement en examiner les ressorts, expérimenter leur élasticité, leur force et la plus ou moins grande facilité qu'ils ont à se distendre, lorsqu'on presse sur la palette. Il est nécessaire que la chaîne du piège soit assez longue et que l'organeau qui la termine ait un diamètre suffisant ; c'est dans cet organeau que doit s'engager la tige de bois destinée à retenir le piège, et l'on comprend qu'il est de toute nécessité que ce piquet soit assez gros et assez solide pour offrir une résistance suffisante aux efforts d'un animal aussi vigoureux que l'ours. Quand on a eu connaissance d'un ours et que l'on veut lui tendre un piège, on construit à proximité de son portage une enceinte semi-circulaire ou carrée de trois pieds de diamètre environ. Cette enceinte, ouverte sur un côté, se bâtit avec des tiges de bois de quatre à cinq pieds de longueur et de trois pouces de diamètre, enfoncées dans le sol et suffisamment rapprochées les unes des autres pour que l'ours ne puisse introduire sa patte entre leurs interstices. Cela fait, on place le piège à peu près à l'entrée de l'enceinte en le dissimulant de son mieux. Quelques chasseurs au lieu de retenir le piège au moyen d'un piquet fixé dans le sol, préfèrent le laisser libre. Ils passent, à cet effet, une longue tige de bois dans l'anneau de la chaîne et la déposent au bord de l'enceinte, près du piège. L'ours une fois pris entraîne tout à sa suite, mais la pièce de bois solidement assujétié au bout de la chaîne ne tarde pas à s'engager entre les troncs d'arbres, à fatiguer l'animal et à l'arrêter complètement. La première de ces deux méthodes est préférable dans les bois clairsemés où le piquet s'enfonce dans une terre consistante mais pénétrable. La seconde est la seule possible dans les bois ou les régions, à sous sol rocheux, quoiqu'elle offre l'inconvénient de ne pas maintenir l'animal sur place, et de lui permettre de faire, quelquefois, un assez long trajet avant d'être entièrement arrêté.

*On tend à l'ours au moyen d'appâts variés. Il est égale-*

ment friand de lièvre, de perdrix, de poissons, de *bleuets*, de macasmina, vous n'avez que l'embaras du choix. On s'inspire des fumées de l'animal et l'on se procure la substance qu'il semble le plus rechercher dans le moment. L'appât choisi, vous le fixez solidement sur un piquet que vous placez dans l'enceinte, dont j'ai parlé plus haut, à deux pieds ou deux pieds et demi du piège et en face de lui. La distance qui sépare l'appât du piège n'est pas arbitraire. Elle dépend de la taille de l'animal que l'on veut prendre. L'ours saisit toujours sa nourriture au moyen de la patte, et l'on conçoit facilement que l'objet de sa convoitise doit toujours être placée à une distance proportionnelle à la longueur de ses membres, de telle manière qu'il soit contraint pour atteindre sa proie de s'engager dans le piège qui est devant lui.

Les chasseurs emploient quelquefois l'*argiboire*, excellent moyen qui assure presque toujours le succès. L'*argiboire* est une pièce de bois fixée solidement au sol par une de ses extrémités, et courbée violemment en arc, jusqu'à ce que l'autre de ses extrémités soit venue rejoindre un taquet placé près du piège. On attache solidement la chaîne du piège à cet arc, près du taquet. Le moindre mouvement de l'animal une fois pris, fait échapper le bout de l'*argiboire* qui se redresse avec force et suspend le prisonnier entre ciel et terre. Rien ne vaut les jeunes arbres, lorsqu'on a la chance d'en avoir à proximité de son piège. Encore faut-il les choisir sains et de grosseur suffisante, lorsqu'il s'agit d'un animal comme l'ours, dont la force musculaire est surprenante. Je me rappelle avoir *tendu à l'argiboire*. J'avais dans ce but courbé péniblement avec l'aide de mes engagés, deux jeunes bouleaux de quelques pouces de diamètre. Le lendemain l'ours était pris et mort, mais dans son agonie, il avait fait de si puissants efforts que les deux bouleaux étaient tordus autour l'un de l'autre, et tressés comme les torons d'un fouet gigantesque.

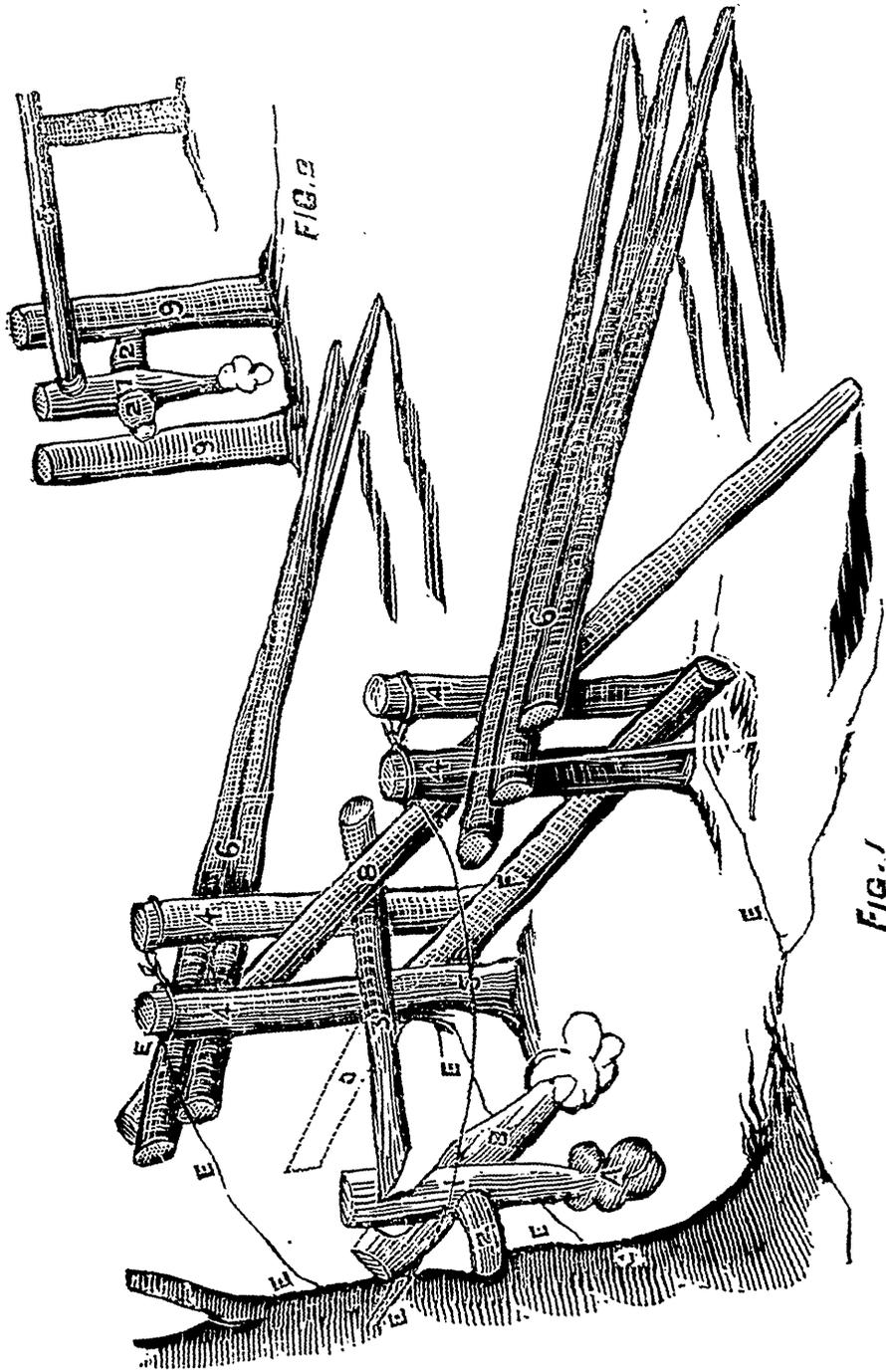
Enfin l'on prend l'ours à la *trappe* ou à l'*attrappe*, engin

de chasse qui a donné son nom à la classe d'hommes énergiques si connus sous le nom de *trappeurs*. Il n'existe entre les différentes sortes d'attrapes que des nuances de constructions presque insensibles. Elles sont plus ou moins grandes suivant les animaux qu'elles sont destinées à prendre. Qui connaît l'attrappe du castor et de la martre arrive facilement à construire celle de l'ours et réciproquement.

L'attrappe se compose de huit pièces essentielles qui sont la *tombe*, la *contre-tombe*, les *poteaux de soutien*, l'*amblette*, le *piton de bascule*, la *fiche*, le *poteau de fiche* et la *charge*. Décrire, sans l'aide d'une figure, la manière dont se combinent entre elles ces différentes pièces serait assez difficile et sans nul doute fort peu clair pour les personnes qui n'ont jamais vu ce piège.

Les figures 1 et 2 donneront une idée plus nette de l'ensemble d'une attrappe que ne le ferait la plus suave description de Théophile Gauthier. J'ai exagéré à dessein le volume relatif de certaines parties telles que l'*amblette* et le *piton de bascule* afin de mieux faire saisir le jeu de l'appareil.

Le chiffre 1 indique l'*amblette*, pièce de bois encochée à son extrémité supérieure en son milieu, et du côté opposé à la première entaille, et amincie à son extrémité inférieure où l'on attache l'appât A. Le chiffre 2, représente le *piton* retenant l'*amblette*. Le chiffre 3 est le *piton bascule* supporté par le poteau additionnel 5. La *tombe* 8, porte ainsi que l'on peut s'en rendre compte, sur le *piton de bascule*, et, il est facile de voir que lorsque l'*amblette* 1 sollicitée par la patte de l'ours prend la position B, le *piton bascule* échappe, prend la position C et laisse choir sur la *contre-tombe* F la *tombe* 8 et les *charge* S 6. 6. Les chiffres 4. 4. 4. 4. indiquent les poteaux qui maintiennent et la *tombe* et la *contre-*



*tombe*. Ils doivent être enfoncés solidement et solidement assujettis à leur extrémité supérieure au moyen d'une corde ou de harts tressées. Les deux courbes E. E. E. E. E. E. représentent les lignes de piquets qui doivent fermer l'enceinte, ainsi que pour la pose du piège de fer, et qui relient les soutiens 44 à l'arbre 9. Cette enceinte, je l'ai déjà exposé, est établie dans le but d'empêcher l'animal d'atteindre l'appât autrement qu'en passant sur le piège, ou, lorsqu'il s'agit d'une trappe, autrement qu'en s'introduisant *entre la tombe et la contre-tombe*.

La charge C C, qui se compose de troncs d'arbres lourds et assez longs pour exagérer l'action du levier sur la tombe, doit peser 1,000 ou 1,200 livres. Les chasseurs prétendent qu'il faut pour briser les reins d'un ours un poids représentant sept fois le poids que peut porter un homme vigoureux.

La distance qui sépare la tombe et la contre-tombe doit excéder de six à sept pouces la taille de l'ours que l'on se propose de saisir. Les *brisées* de l'animal donnent toujours une idée à peu près exacte de sa grandeur. Lorsque l'on veut établir une trappe, si l'on ne peut la faire près d'un tronc d'arbre, on dispose l'amblette et le piton bascule comme le montre la figure 2.

99 sont les poteaux de soutien de l'amblette, 22 la fiche, fixée entre les deux soutiens et où vient se placer par son encoche médiane, l'amblette 1. Le No. 3, est le piton bascule. Les autres pièces se combinent comme dans la fig. 1.

L'ours a l'odorat très développé et le plus profond respect pour son épiderme, il est donc nécessaire au chasseur d'effacer le plus possible les traces de son passage et de construire sa trappe dans le milieu du jour, moment où l'animal a presque toujours gagné les bois écartés pour y prendre du repos.

Il n'est personne qui ne connaisse le collet. Je ne le décrirai pas. C'est du reste un piège auquel je n'accorde qu'une bien médiocre confiance lorsqu'il s'agit de prendre l'ours. Cependant, il est des cas où, privé de tout autre moyen, on peut essayer du collet. Dans cette alternative, il est de toute nécessité d'adjoindre au collet que l'on tend une armoire de la plus grande force. Sans cette précaution que je considère comme indispensable, toute tentative serait forcément infructueuse.

Pendant l'époque des amours, qui semble appartenir aux mois de juillet et d'août, la peau de l'ours ne vaut pas grand' chose. En hiver et au printemps, au milieu et à la fin de l'automne, il en est tout autrement, et sa dépouille acquiert une certaine valeur. Une peau de *saison* vaut, suivant grandeur et qualité, de 8 à 15 dollars.

La peau de l'ours se lève à la façon de celle du mouton : on incise sur l'abdomen et entre les cuisses, et l'on écorche presqu'en ayant soin, lorsqu'on sépare les graisses et les tendons qui touchent au cuir, de ne pas endommager celui-ci. Une fois la peau levée, on l'étend sur un cadre carré ou rond, et on laisse sécher. Quelques chasseurs se contentent de clouer cette peau sur une surface plane comme les murailles du *camp* ou de la maison. Il va sans dire qu'en la fixant sur le cadre ou sur la muraille où elle doit sécher, il faut agir sur les bords avec assez de vigueur pour lui donner toute l'extension dont elle est capable dans tous les sens.

S'il arrive de prendre ou de tirer un ours dont la peau ne soit pas de saison, l'on doit avant de l'étendre sur son cadre, la saler et la laisser quelques heures sous l'influence de ce traitement. Cet artifice très employé pour toutes les pelleteries, a pour but, en rendant la peau plus blanche et plus ferme, de donner le change à l'acheteur peu exercé.

J'ai dépeint la vie de l'ours de la côte nord du golfe, j'ai parlé de ses goûts, de ses habitudes, de ses mœurs. J'ai décrit les différents pièges qui servent à le prendre, indiqué la manière de préparer sa peau, établi sa valeur industrielle. Il me reste à dire encore pour achever cette étude, ce que la science pure a bien voulu m'apprendre de mon sujet

Il appartient au genre des quadrupèdes, il est le type de la famille des ursidæ, ordre des feræ, sous ordre des carnivores, tribu des plantigrades. Cette généalogie spéciale de l'ours ne peut manquer d'intéresser au plus haut point les taxidermistes et de plonger dans la joie la plus vive tous les chasseurs qui voudront bien me lire.

Ottawa, mars 1885.

H. DE PUYJALON.

## LE SACRÉ-CŒUR <sup>(1)</sup>

Au sombre Golgotha le silence régnait ;  
La mère avait quitté la croix qu'elle étreignait ;  
    Dans sa dure agonie  
Le fils avait poussé vers le divin séjour  
Un cri plein de terreur, de reproche, d'amour,  
    De tendresse infinie.

Quand les cieux tressaillaient à ce suprême appel,  
Lui, la tête inclinée, à son Père éternel  
    Avait remis son âme.  
Le soleil éclipsé, de lamentables voix,  
Au temple et dans les airs, dénonçaient à la fois  
    Le déicide infâme.

La terre avait tremblé ; les morts étaient sortis  
Des tombeaux, et par eux les vivants avertis  
    Se frappaient la poitrine.  
Nature, anges, démons, larron justifié,  
Juifs et soldats romains, du Dieu crucifié  
    Proclament la doctrine.

Les pharisiens seuls poursuivent avec soin  
Leur atroce vengeance, et de la ville au loin  
    Ils font garder la porte.  
Par leurs ordres secrets, et pour mieux contenir  
L'émeute redoutée, on voit alors venir  
    Une ignoble cohorte.

---

(1) Ce sont les deux premiers chants d'un poème qui doit en avoir six ou sept, et que l'auteur avait commencé à la demande d'une personne chère qui n'est plus.

Les plus vils des bourreaux marchant au milieu d'eux,  
Ils s'en vont, rassurant ces docteurs scrupuleux,  
Achever leur victime.

Le temps presse ; plus tard, contre les saints décrets  
On verrait le sabbat souillé par des gibets !  
Eux le sont par leur crime !

Sinistres assommeurs, les archers se hâtaient  
Vers le lieu du supplice : avec eux ils portaient  
Des cordes, des échelles.

La mère et celles qui partagent son malheur  
Sentent plus vive encor leur poignante douleur,  
Comme ils passent près d'elles.

Sous leurs coups redoublés le plus vieux des larrons  
Livra son âme affreuse aux griffes des démons,  
Dans un dernier blasphème ;  
A tous deux l'on brisa les os également ;  
Le jeune, qui priait, s'en alla saintement  
Avec le Christ lui-même.

On jette dans un trou ces cadavres obscurs  
De la mort de Jésus n'étant pas encor sûrs,  
Les bourreaux se consultent.  
Au Calvaire déjà, comme au jour des fureurs,  
Le partage se fait de ses adorateurs  
Et de ceux qui l'insultent.

Des femmes, un jeune homme, en ce terrible instant,  
Sont près de lui ; de ceux qui suivaient en chantant  
Hosanna, nuls vestiges !  
A la gauche l'on voit ses anciens ennemis,  
Effrayés, abattus, mais encore insoumis,  
Malgré tous les prodiges.

La douceur de Jésus, son supplice cruel,  
Pour ses persécuteurs à son père éternel  
    Sa prière sublime,  
Dans la foule avaient fait de nouveaux convertis ;  
La plupart cependant étaient déjà partis :  
    Peu restaient sur la cime.

Dieu le voulait ainsi : demeurés plus nombreux,  
Ils auraient, au défaut des apôtres peureux,  
    Compromis son ouvrage.  
Près des femmes groupés, tout frissonnants d'horreur,  
Eux aussi redoutaient, pour le corps du Sauveur,  
    L'abominable outrage.

Qui pourra jamais dire, ou seulement penser,  
Quand de nouveaux affronts tu voyais menacer  
    Sa dépouille chérie,  
Ce que furent pour toi ces terribles moments,  
Combien il te fallut endurer de tourments,  
    O divine Marie !

Mais tout était réglé pour lui-même et pour toi.  
" Vous ne briserez point ses os," disait la Loi ;  
    Puis dans un autre livre :  
" Ils reverront celui qu'ils avaient transpercé."  
De ces textes anciens le sens trop effacé  
    A l'instant va revivre.

Inspiré par le ciel, un officier romain  
Aux archers indécis fait signe de la main  
    Et, brandissant sa lance,  
Il presse son coursier, qui d'un bond vigoureux  
Jusqu'au pied de la croix, passant au milieu d'eux,  
    Comme un éclair s'élançe.

D'un bras ferme et cruel, dans le flanc du Sauveur  
 Il dirige le fer pénétrant jusqu'au cœur.  
 Par la large blessure,  
 Du divin réservoir de suprême bonté,  
 Jaillit comme un torrent qui de l'humanité  
 Lave la flétrissure !

La loi de la terreur finit ; la loi d'amour  
 Commence ; tout le sang de son cœur en ce jour  
 Au début la féconde !  
 Pour Jésus c'était peu d'avoir brisé nos fers,  
 Et par sa passion délivré l'univers :  
 De sa grâce il l'inonde.

Dans sa bouche mourante était la vérité ;  
 De son cœur entr'ouvert sortit de la charité ;  
 Et la douce espérance,  
 Sur le premier rayon du soleil renaissant,  
 Du ciel jusqu'à la terre aussitôt s'élançant,  
 A comblé la distance.

Atteinte avec ton fils par la glaive acéré,  
 Mère, console-toi ; dans ton sein déchiré,  
 Va s'enfanter l'Église !  
 Les vertus du Calvaire, espoir, amour et foi,  
 Grandissant par tes soins, de la nouvelle Loi  
 Resteront la devise.

\*  
 \* \*

Ce gibet infâme pour vous,  
 O Juifs, écarter-le ! Le monde  
 Au pied de la croix à genoux,  
 Bénissant sa vertu féconde,  
 Saura bientôt la relever !  
 Un étranger vient d'achever

Ce qu'avait prédit le prophète ;  
Entr'ouvant le cœur de Jésus,  
Il a préparé la retraite  
Où les peuples seront reçus.

La vigne aux généreuses grappes  
A su fournir avant le soir  
Le vin des divines agapes :  
Vous pouvez ôter le pressoir !  
Dieu, qui préside à ces vendanges,  
Pour vous aider prête ses anges ;  
Le cep avec soin conservé  
Verra passer plus d'un orage ;  
Mais pour toujours le doux breuvage  
Aux hommes seuls est réservé.

Du ciel remplissant les promesses,  
Le fer de ta lance, ô Romain,  
Eclipse aujourd'hui les prouesses  
Des conquérants du genre humain.  
Dévoré d'une soif ardente,  
Le monde dans sa longue attente  
Soupire après l'eau du rocher ;  
Près du Sauveur qu'il symbolise,  
Grâces à toi, nouveau Moïse,  
Les nations vont s'approcher.

Ce que l'humanité désire  
Et méconnaît tout à la fois,  
Ce que les peuples en délire  
En vain demandent à leurs rois ;  
Ce n'est ni la sagesse altière,  
Ni la richesse avide et fière ;  
Ce qu'ils veulent sans le savoir,  
C'est l'égalité, la justice,  
L'humilité, le sacrifice  
Dont Jésus nous fait un devoir.

Prosterné devant la Nature,  
Toujours ils l'invoquaient en vain ;  
De leurs faux dieux la tourbe impure  
N'aima jamais le genre humain.  
Le Dieu qu'au Calvaire on adore  
Fait briller à leurs yeux l'aurore  
D'un culte sublime et nouveau,  
Culte d'amour et de souffrance,  
Qui met la joie et l'espérance,  
Dans la douleur, dans le tombeau.

De la religion nouvelle  
Tout le mystère est dans son cœur.  
Aimant d'une flamme éternelle,  
Par l'amour seul il est vainqueur ;  
Il transporte, ô divin prodige !  
Des grands et des forts le prestige,  
Aux doux, aux humbles comme toi.  
De Bethléem la sainte étoile,  
De l'avenir perçant le voile,  
Pour tous les malheureux a lui.

Les enfants ont eu leurs caresses,  
Les simples son enseignement,  
Les pauvres toutes ses tendresses ;  
La mort par son commandement  
Rend au père sa fille aimée,  
Son fils à la mère éplorée,  
Et, spectacle digne des cieus,  
Lorsque exauçant Marthe et Marie  
A leur frère il rendit la vie,  
Des pleurs jaillirent de ses yeux.

Mais sa bonté fait plus encore ;  
S'il guérit le pauvre lépreux  
De l'ulcère qui le dévore,  
S'il chasse les démons affreux,

---

Aux ombres du sépulchre avare  
S'il peut d'un mot ravir Lazare,  
D'un mot il transforme les cœurs ;  
Au lieu des plus impures flammes,  
D'un regard il met dans les âmes,  
Les plus héroïques ardeurs.

Ce miracle, par sa nature,  
Est d'un Dieu le trait le plus fort ;  
Les autres en sont la figure :  
Il met sa gloire en cet effort.  
Aux yeux de l'antique sagesse,  
Se repentir, c'était faiblesse ;  
Seul, aux terrasses de Sion,  
David en ses saintes alarmes,  
Avait eu du pouvoir des larmes  
La douce révélation.

Au criminel qui s'humilie  
Par de véritables regrets  
Le fils de David concilie  
Le ciel dont il a les secrets ;  
Du pain de vie et du calice,  
S'il établit le sacrifice,  
C'est pour rester près des pécheurs,  
Les attirant par sa clémence,  
Et refaisant leur innocence  
Aux plus souillés, avec leurs pleurs.

Il vient dans nos cœurs, dans nos veines :  
Il est en nous et nous en lui ;  
Au cœur des pauvres Madeleines,  
Au cœur de tous ceux dont l'appui  
Est dans ces grâces invincibles ;  
Point d'offenses irrémissibles

Que de refuser son amour ;  
Les publicains, les pécheresses,  
Se confiant en ses promesses  
Ont été payés de retour.

Mais il fait sentir sa justice  
A qui ne sut jamais aimer,  
A ceux dont l'infâme avarice  
Ne peut jamais se désarmer.  
Au jour affreux de sa vengeance,  
Il punira surtout l'engeance  
Des hommes froids et sans pitié,  
Des lâches apostats, des traîtres  
Comme Judas vendant leurs maîtres,  
Sourds à la voix de l'amitié !

Si le vrai repentir allège  
De nos péchés le lourd fardeau,  
L'innocence a son privilège :  
Son rôle est toujours le plus beau.  
A ses pieds pleura Madeleine,  
Mais sur son cœur pendant la scène,  
Il pressait l'ami chaste et doux,  
Le plus fidèle des apôtres,  
L'aimant à rendre tous les autres,  
A rendre les anges jaloux.

O le plus doux des jeunes hommes,  
Le plus terrible des vieillards,  
Par delà le siècle où nous sommes,  
Dieu fit pénétrer tes regards !  
Toi qui savais le sort des mondes,  
Perçant les ténèbres profondes  
De l'avenir, la charité  
Fut le commandement suprême  
Que tu reçus du Sauveur même,  
Pour le siècle de l'éternité !

Tu fis la plus belle exégèse  
Dans l'évangile de l'amour,  
Publié par toi dans Ephèse,  
Où tu répétais tout le jour :  
Aimez-vous bien les uns les autres.  
Resté seul de tous les apôtres,  
Ce fut ton supplice. ô martyr !  
De ses secrets dévotaire,  
Oublié par lui sur la terre,  
Loin de ton Jésus de vieillir !

Tu fus la dernière prière  
Du premier siècle dans son deuil ;  
Tu fus la dernière lumière,  
Que l'on vit briller sur l'écueil,  
De toutes celles qu'au Cénacle  
Alluma l'esprit saint : l'oracle  
De l'Église dans sa terreur,  
Lorsque déjà de l'hérésie,  
L'épidémique frénésie,  
Menaçait l'œuvre du Seigneur.

Qui mieux que toi pouvait redire  
Les merveilles du cœur divin ?  
A qui plutôt devait sourire  
De son culte le grand dessein ?  
Mais la celeste Providence  
A chaque époque de souffrance  
Réserve un remède nouveau ;  
Le monde en sa décrépitude  
A de la vile multitude  
Subi le dégradant niveau.

Ce siècle en sa fausse sagesse  
De froids calculs fait ses vertus ;  
Il étonne par sa bassesse !  
Tous les courages abattus,

De l'honneur oubliant la trace,  
Aux lâches passions font place ;  
Ce sont les jours par toi prédits,  
Les épouvantables années  
Aux derniers humains destinées,  
Les jours sinistres et maudits,

Où remontant du noir abîme  
Satan doit triompher encor,  
Où dans sa décadence infime  
Le monde doit croire au veau d'or.  
Pour que finisse l'affreux rêve,  
Que l'humanité se relève,  
Le Christ veut un effort vainqueur ;  
Chassons les voluptés infâmes ;  
Comme au Calvaire, er haut les âmes !  
En haut tous les cœurs vers son cœur !

P. J. O. CHAUVEAU.

## LE MONT CASSIN

(*suite et fin*)

Et voici d'abord le saint empereur d'Allemagne, Henri II. qui vient demander à saint Benoît sa guérison, et qui, plein de reconnaissance pour le miracle obtenu, n'est empêché que par la mort de revêtir l'habit monastique. La même année, saint Odilon, abbé de Cluny, visite le Mont Cassin, et dans l'ivresse de sa joie, il donne à l'abbé le titre d'*abbé des abbés*, confirmé plus tard par le pape Pascal II. Puis vient le règne de l'abbé Désiré, appelé à juste titre le Léon X du IX<sup>e</sup> siècle. C'est l'âge d'or du Mont Cassin. Sous le souffle créateur de l'abbé Désiré, tout renaît, tout refléurit au monastère : la sainteté, les Lettres, les sciences, les beaux arts, l'architecture, En présence de saint Pierre d'Amiens et de l'archidiaacre Hildebrand, le pape Alexandre II vient consacrer l'église magnifiquement restaurée, et ornée par des sculpteurs et des artistes venus de toutes les parties de l'Italie, et même de Constantinople. Autour de la grande figure d'Alfanus, le chef de cette école célèbre, vient se grouper toute une phalange d'illustres écrivains : c'est l'élégant Oderisius, le savant Pandolfe, Aimé, l'historien des Normands, Léon d'Ostie, Constantin l'Africain, un des hommes les plus doctes de son temps, fondateur de la célèbre école de médecine de Salerne, et qui compte parmi ses disciples Jean de Gaète, plus tard pape sous le nom de Gélase. C'est encore sous l'administration de saint Désiré, que l'on voit arriver au Mont Cassin la mère du trop fameux Henri IV d'Allemagne, l'impératrice Agnès, qui passe six mois à prier au tombeau de saint Benoît ; puis Robert Guiscard, qui, à chacune des victoires qu'il remporte, grâce à la protection de saint Benoît, envoie un don royal au monastère : et enfin le grand pape Grégoire VII, qui meurt pour la justice à Salerne. Toutes les qualités réunies de saint Désiré le désignaient à l'avance comme suc-

cesseur de son saint protecteur Grégoire, mais sa modestie le fit résister durant une année à l'offre de la tiare, qu'il ne perça ensuite qu'un an sous le nom de Victor III.

Puis, un voile de tristesse assombrit l'histoire du Mont Cassin. Roger, premier roi de Sicile, vient réparer aux dépens du monastère, les brèches faites à son trésor par sa guerre impie contre le pape Innocent II, et Guillaume le Mauvais enchérit sur tant de sacrilèges en s'établissant dans l'abbaye, après en avoir expulsé les moines. Le XIIIe siècle ne fut pas plus heureux : Frédéric II d'Allemagne, remplit le monastère de soldats. Ce fut alors que l'ange de l'école, saint Thomas d'Aquin, âgé seulement de 15 ans, dut abandonner le noviciat de l'*Albaneta*, où, consacré à saint Benoît par ses parents, il étudiait depuis neuf ans la grammaire, les sciences et la philosophie.

Je passe sous silence le saccage du monastère par Louis de Hongrie, avec ses terribles bandes "ennemies de Dieu et de miséricorde," et le tremblement de terre de 1349, qui fit un amas de ruines de l'abbaye de saint Désiré. Après ce désastre, les moines, réduits à habiter dans de misérables cabanes, furent blâmés par Boccace de l'état déplorable dans lequel se trouvait leur bibliothèque ! Au XVe siècle le royaume de Naples fut déchiré par des guerres cruelles, et le Mont Cassin encore une fois restauré, pris et repris, fut tour à tour occupé comme forteresse par les Angevins, les Aragonais, les Français et les Espagnols.

Ainsi pendant mille années d'existence, la célèbre abbaye avait eu à peine quelques jours de calme. Et pourtant c'est au milieu de cette tourmente que la famille de saint Benoît avait à remplir sa mission providentielle, en sauvant des mains des barbares les trésors de l'antiquité pour les transmettre au monde moderne. Cette noble mission, qui oserait l'accuser de ne l'avoir pas noblement accomplie ?

Terminons cette longue et émouvante histoire par le récit du dernier pillage du Mont Cassin. C'est aux républicains français de '89, c'est aux Sarrasins du 18e siècle qu'était réservé le triste honneur de porter le dernier coup à l'œuvre de saint Benoît, en attendant le brigandage plus raffiné du gouvernement de Victor-Emmanuel, lequel s'est contenté de convertir en rentes de l'Etat les biens du monastère, de déclarer l'abbaye *Monument national*, en un mot, "de faire aux moines, en les traquant, beaucoup d'honneur." Après avoir imposé une première rançon exorbitante, et fait main basse complète sur les trésors de l'église, *nos pères* de la glorieuse république, voulurent prélever un dernier butin qui n'existait plus. Les moines effrayés s'enfuirent dans la montagne; trois seulement eurent le courage de rester à leur poste. Ce furent le vénérable Jean-Baptiste Fédérici, le maître des novices, et le jeune Henri Gattola, parent du fameux historien du Mont Cassin. Les républicains envahirent l'abbaye à main armée. En vain le vieux Federici les conjure-t-il d'épargner les trésors historiques, en vain le jeune Gattola, agenouillé devant la porte de l'*Archivium*, les supplie-t-il de respecter ce sanctuaire de la science qui compte 14 siècles d'existence. Un coup de sabre l'étend par terre baigné dans son sang. Les adorateurs de la déesse Raison déchirent les tableaux, les livres et les manuscrits : ces ignobles Vandales s'en servent pour faire la nuit leur infernale cuisine ; puis, ivres et repus, ils poussent le sacrilège jusqu'à se revêtir des ornements sacrés et à simuler par les cloîtres une procession de moines.

Il est 5 heures et demie du matin. La pleine lune éclaire nos pas. En route, vaillants pèlerins, et courage : car "ici il vous faut monter, si votre jambe est bonne," comme dit la muse populaire. A peu près une lieue et demie de zigzags par la route pierreuse tracée en 1590 par l'abbé Ruscelli d'Aragon, et vous atteindrez le terme de votre pèlerinage. Vous êtes à jeun, l'air de février est vif à cette heure mati-

nale, et la montée vous épuise : mais vous allez vous remettre de tout cela en disant la messe au tombeau de saint Benoît. Puis, quelle vue charmante se découvre à mesure que vous vous élevez, et que la lune pâissante fait place à la plus ravissante aurore ! Quels imposants et touchants souvenirs, tout le long du chemin, pour servir de points de méditation ! Vous atteignez d'abord les ruines bien conservées d'un château féodal. C'est la *Rocca Janula*, ainsi appelée du temps de Janus qui en occupait jadis le site. Cette forteresse fut deux fois assiégée par Frédéric II, et servit de prison à l'antipape Burdino. Puis vous rencontrez une suite de chapelles qui rappellent de pieux souvenirs. La première qui se présente est celle de Saint-Maur. Ici, dit-on, saint Benoît dit adieu à son cher disciple allant en France pour y fonder l'ordre naissant. Un second oratoire porte le nom de Sainte-Scholastique, et un troisième, celui de Sainte-Croix. Dans cette dernière chapelle, une large pierre, servant de base à une statue de saint Benoît, porte l'empreinte d'une jambe de mulet. On raconte que la mule qui portait le saint, fit en cet endroit une chute dont celui-ci ne ressentit aucun mal, et y laissa la marque de son pied, en souvenir du fait. Entre la troisième chapelle et la dernière, on voit se dresser sur le bord du chemin une suite de croix. La première, érigée au sommet d'un rocher par un pieux Anglais, porte cette inscription en langue italienne : *O notre Père, qui êtes aux cieux, associez-nous l'Angleterre dans l'unité de la foi !* L'abbé Tosti, qui dicta cette prière, désirait de son cœur d'apôtre le retour à la vraie foi des fils d'Albion, déjà évangélisés par les fils de saint Benoît. On sait, en effet, que saint Augustin, moine de *S. Andrea della Valle* à Rome, envoyé en Angleterre avec quelques compagnons par saint Grégoire le Grand, y répandit le christianisme, et devint plus tard archevêque de Cantorbéry.

La troisième croix, qui se dresse au beau milieu de la route, rappelle un des plus touchants souvenirs de la vie de

saint Benoît. Le paganisme régnait encore sur ces hauteurs quand le grand patriarche y vint pour la première fois. A la vue du temple de l'impure Vénus, qui couronnait la petite colline voisine, le saint mit les deux genoux en terre pour réclamer de Dieu l'extirpation de l'erreur. Quand il se releva, la forme de ses genoux était empreinte dans le rocher. Sa prière avait été entendue : le miracle en faisait foi. Les profanes demeures des prêtresses de Vénus se changèrent en cellules qui retentirent des louanges de Dieu. De la terrasse où s'élève la quatrième croix, l'on jouit du spectacle saisissant de l'extérieur de l'abbaye, avec sa rangée imposante de hautes murailles. Puis on salue en passant la dernière chapelle dédiée à sainte Agathe contre les tremblements de terre : on traverse une avenue d'accacias, et l'on arrive bientôt à la porte du monastère. A peine l'a-t-on franchie qu'on se trouve sous une voûte basse et obscure, où d'abord l'on est tenté d'éprouver un sentiment de désenchantement. Mais cela ne dure pas, car voici la tour autrefois habitée par saint Benoît. Elle remonte au temps romains, et elle est pleine de souvenirs du saint patriarche, comme nous le verrons ensuite. D'ailleurs, lisez-en l'inscription latine, et reprenez votre sang-froid, car vous n'entrez pas en prison. L'inscription nous dit : *Ne sois pas étonné, étranger, de voir cette voûte grossière, basse et étroite. La sainteté de notre Père l'a rendue auguste. Avance donc et sois le bienvenu.* Autour de l'arcade d'un oratoire où se trouve une statue de Benoît d'une majestueuse sévérité, on lit quatre vers latins qui rappellent quatre grands miracles du saint accomplis en cet endroit : la résurrection d'un enfant, l'empreinte du coude de saint Benoît sur le rocher, la chute d'un vase plein d'huile confondant l'avarice de son cellerier, et la trouvaille providentielle de deux cents sacs de farine devant la porte du monastère.

C'est ici que le portier, le frère Boniface, un Allemand, nous accueille et nous conduit à la basilique pour y célébrer

la sainte messe. À peine sommes-nous dans la sacristie, que le jeune père de la Tille vient nous trouver. Il embrasse cordialement mon compagnon, une vieille connaissance et un vrai bénédictin par sa science profonde des lettres et de la linguistique. Cet excellent père est le neveu d'un cardinal français du même nom, et descendant direct du gouverneur qui garda le *Masque de Fer*.

Comme le révérendissime père abbé célèbre en ce moment la sainte messe au maître autel de la basilique, je descends à l'église souterraine pour y offrir les saints mystères à l'autel qui est immédiatement sous celui de l'église supérieure. C'est entre ces deux autels que reposent les restes glorieux de saint Benoît et de sainte Scholastique, son angélique sœur. A cinq reprises différentes on fit l'*invention* des précieuses reliques et on en constata l'identité. L'abbé Angelo della Noce sous qui on fit la dernière *invention* en 1659, s'écria à cette occasion : *C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez aller en paix votre serviteur, puisque mes yeux ont vu le très saint patriarche Benoît, gloire de l'Italie, désir de la France.* C'est ce même abbé qui fit graver sur un cartouche de marbre noir cette touchante épitaphe en latin :

BENOIT ET SCHOLASTIQUE,  
NÉS SUR LA TERRE D'UN SEUL ENFANTEMMENT,  
UNIS D'UN MÊME AMOUR A DIEU DANS LE CIEL,  
REPOSENT ICI DANS UN MÊME TOMBEAU,  
QUI GARDE POUR L'ÉTERNITÉ LEUR DÉPOUILLE MORTELLE.

L'autel de la crypte jouit des mêmes privilèges que l'autel supérieur. A chaque messe qui s'y célèbre, on a le pouvoir de délivrer une âme du Purgatoire. C'est ici que l'infortuné auteur de la *Jérusalem délivrée*, l'illustre Fasse, vint à deux reprises demander à Dieu la paix qu'il ne pouvait obtenir des hommes. Je ne suis guère poète, hélas ! et Dieu me préserve des mélancolies du malheureux chantre de Tanerède. Mais

la paix ! qui ne la désire ? qui ne donnerait tout ce qu'il a afin de l'obtenir pour les siens et pour lui-même ? C'est donc la paix des hommes de bonne volonté que j'ai demandée à Dieu par les mérites de ses grands serviteurs Benoît et Scholastique ; la paix pour les vivants : *domi nobis pacem* ; la paix pour les morts : *locum refrigerii lucis et pacis*.

En remontant de la crypte dans la nef supérieure, quelle richesse, quelle magnificence vient s'offrir aux regards ! C'est bien ici la *basilique* ou *maison royale*, et on a réuni pour la demeure du Roi des rois tout ce que la nature et l'art peuvent fournir de plus précieux. A la vue de ce riche sanctuaire, de cet ensemble de colonnes, de marbres, de dorures et de tableaux répandus à profusion, on est tout étonné de trouver tant de merveilles au sommet d'une montagne. La main des peintres et des sculpteurs les plus renommés a dessiné en traits impérissables toutes les grandes lignes de l'histoire bénédictine, tous les miracles du saint patriarche et de sa lignée spirituelle, toutes les figures les plus illustres de son immortelle famille. Les vingt papes de l'ordre bénédictin sont là, plusieurs couronnés de l'auréole de la sainteté. Puis les saints fondateurs des diverses réformes et congrégations bénédictines : saint Romuald, fondateur des camaldules, saint Robert, des cisterciens, saint Sylvestre, des sylvestrins, le bienheureux Bernard Tolomei des olivétains, saint Guillaume, des virginienis, saint Pierre del Morrone (le pape Célestin V), fondateur des célestins, et saint Jean Gualbert, de Vallombreuse.

A cette galerie de saints il faut ajouter les figures des six docteurs de l'ordre de saint Benoît qui ont plus particulièrement célébré les gloires de Marie, et dont les plus renommés sont saint Ildefonse, saint Anselme, saint Pierre Damien et saint Bernard, tous quatre docteurs de l'Église.

Huit belles chapelles, quatre de chaque côté, correspondent

aux arcades de la nef principale. Les autels, les bases, les colonnes, les pavés et les balustres sont riches en incrustations et en mosaïques, et les marbres les plus rares y brillent à profusion. Ces chapelles sont dédiées aux divers saints du Mont Cassin, car les fils de saint Benoît, sans quitter le monastère, n'avaient que l'embarras du choix pour se choisir des patrons au ciel. Mais toutes ces richesses pâlissent devant celles du sanctuaire. Là, des fresques incomparables, des stalles aux mille dessins plus délicats et plus artistiques les uns que les autres ; là, un maître-autel attribué au crayon de Michel-Ange, et orné des plus riches décorations. Trois gradins en albâtre, surmontés de deux autels, dont le premier est incrusté d'améthystes, et le second, sculpté à jour, est revêtu de blanc et noir antique, soutiennent le tombeau de l'autel. Le tombeau de cet autel était recouvert jadis d'une table d'argent ciselé avec art, mais les républicains français en ont fait des écus, de sorte qu'il ne faut plus en parler. La partie postérieure de l'autel, qui fait face au peuple, (car la plupart des maîtres-autels en Italie, étant placés à l'entrée du sanctuaire, sont visibles dans tout le pourtour et le célébrant a ainsi le visage tourné vers les fidèles,) est entourée d'une rangée de treize lampes toujours allumées en l'honneur de saint Benoît et de sainte Scholastique. C'est ici la partie la plus riche de l'autel ; on y remarque surtout des mosaïques formées de vert antique de *lapis lazuli*, de *mère-de-perle* et de brocatelle d'Espagne. A droite du maître-autel se dresse le mausolée superbe de Pierre de Médecis, fils de Laurent le magnifique, et frère de Léon X, qui fuyant l'armée victorieuse de Gonzalve de Cordoue, se noya à peu de distance du Mont Cassin, dans les eaux du Garigliano.

Pendant que je m'extasie devant tant de merveilles, le son d'une clochette attire soudain mon attention. Je me détourne, et je vois passer près de moi un père bénédictin portant la sainte Eucharistie, depuis l'autel du Saint-Sacrement jusqu'au maître-autel, où Elle doit rester exposée tout

cette journée. Le thuriféraire qui porte l'encensoir fumant, le servant qui tient l'*ombrellino*, et les deux acolythes avec leurs flambeaux brûlants, marchent avec tant de recueillement, leur maintien est si modeste, leurs jeunes figures si angéliques, qu'on dirait des anges de marbre descendus de leurs niches pour faire escorte au Dieu trois fois saint, ou bien une des fresques ravissantes de la voûte soudainement animée de vie et de mouvement. Puis, tout à coup, la voix tendre et forte à la fois de l'orgue magistral, chef-d'œuvre de Catarinozzi de Sabiaco, et l'une des merveilles de l'Europe, fait entendre ses accents religieux. C'est le signal de l'entrée des séminaristes grands et petits du diocèse du Mont-Cassin, qui se rendent processionnellement au chœur. Revêtus de leurs soutanes et de leurs *cottas* ou surplis, ces jeunes clercs dont la plupart ont déjà reçu la tonsure, ressemblent à des prêtres en miniature, et ils en ont déjà la gravité. Derrière eux s'avancent les moines portant la tunique et le scapulaire noirs, et l'habit de chœur aux larges manches de même couleur. C'est le révérendissime père Abbé qui ferme la marche. Il est revêtu pontificalement du rochet, de la mozette et de la croix pastorale, car il gouverne tout le diocèse du Mont-Cassin, lequel compte 100,000 âmes, et il a tous les pouvoirs d'un évêque, moins celui de conférer les ordres sacrés, de faire les saintes huiles et de consacrer les églises. L'Abbé actuel, le révérendissime monseigneur dom Nicolas IV d'Orgemont, deux-cent-onzième successeur de saint Benoît, descend d'une noble famille française fixée à Naples depuis des siècles. Autrefois, les Abbés du Mont-Cassin jouissaient de privilèges considérables, car les papes et les empereurs s'étaient plu à les combler d'honneurs. Charlemagne les fit chanceliers de l'Empire, les rois de Naples, premiers barons du Royaume, et Urbain V leur donna dans les conciles la préséance sur tous les autres abbés. Monseigneur d'Orgemont étant rendu à son trône pontifical, on entonne la grand'messe de ce ton solennel qui caractérise le chant bénédictin. Aujourd-

d'hui, d'ailleurs, on ne célèbre pas une fête ordinaire : on s'acquitte d'un vœu contracté vers la fin du siècle dernier, en action de grâces d'une délivrance miraculeuse. Le tonnerre, durant un orage terrible, tomba dix-sept fois sur le monastère sans y faire aucun dégât, et les moines, par reconnaissance, instituèrent à perpétuité cette solennité avec exposition du très saint Sacrement.

La sacristie de la basilique est tellement ornée de fresques, de stucs et de sculptures, sans compter les buffets ciselés et incrustés de marbres rares, qu'elle ferait à elle seule une chapelle somptueuse. Le trésor, outre une parcelle considérable de la vraie Croix et d'autres reliques précieuses, contient le *poids* du pain que la règle bénédictine accorde par jour à chaque religieux. Il pèse un peu plus de deux livres. C'est le seul objet qui reste de saint Benoît. Je me trompe, il reste encore la tourelle qu'il a habitée, avec les mille souvenirs qu'il y a laissés de sa vie toute céleste.

Rendons-nous maintenant, si vous le voulez bien, à ce sanctuaire du patriarche dont l'exemple et l'intercession ont engendré une famille qui compte 14 siècles d'une existence aussi glorieuse qu'édifiante et utile. En 1880, à l'occasion du quatorze centième anniversaire de la naissance de saint Benoît, on célébra avec une solennité incomparable le retour plus de mille fois séculaire de cette date mémorable. C'est alors qu'on restaura les murs vénérables de la tourelle de saint Benoît. Des moines expulsés d'Allemagne par les lois de Mai, tracèrent en fresques à l'antique et d'une perfection surprenante, les grandes scènes de la vie de saint Benoît. Sous la bure sévère du religieux, ils cachaient des âmes d'artistes. La princesse royale de Prusse, visitant un jour ces chefs-d'œuvre, s'étonna qu'on eût chassé de son royaume des peintres si habiles, et promit de travailler à leur rapatriement. Inutile de dire que son zèle échoua devant l'entêtement du *chancelier de fer*.

Quel parfum de sainteté on respire dans ces étroites cellules, où le saint fit tant de choses pour la plus grande gloire de Dieu ! Voici la salle où il composa la règle de son ordre. Sur l'autel, une statue de saint Benoît, le doigt sur les lèvres, invite au silence, tandis qu'une inscription : *Auscultu, ô fili, præcepta magistri, Ecoute, ô mon fils, les préceptes du maître*, nous prêche éloquemment le grand commandement de l'obéissance. Et puis, dans une cellule voisine, la fenêtre étroite d'où il vit l'âme de sa sœur Scholastique pénétrer au ciel sous la forme d'une colombe. C'est ce que rappelle une légende charmante : *O belle fenêtre de Dieu, toute voisine des lumières d'en haut, d'où l'on peut voir les âmes se diriger vers le ciel*. C'était peu de temps après la dernière entrevue que Benoît avait eue avec sa sœur prédestinée. Cette scène admirable est trop connue pour que je la rappelle ici. Qui, en effet, ne se souvient avec admiration des grandes lignes du tableau : les instances de Scholastique, le refus de Benoît de manquer à sa règle, la sœur qui " la tête plongée dans les mains, verse un torrent de larmes qui troublent la sérénité du ciel ; " les tonnerres et les éclairs qui éclatent dans un ciel auparavant sans nuage, le doux reproche de Benoît, la joie de Scholastique dont Dieu a exaucée la prière, comme dernière consolation avant la mort prochaine, enfin la sainte nuit consacrée à des colloques angéliques sur les choses du ciel ?

En remontant de la tour de saint Benoît, on traverse la salle capitulaire, ornée de cinq magnifiques tableaux dus au pinceau de Paul de Matteis. Dans celui qui représente la vocation de saint Mathieu à l'apostolat, il a tracé son propre portrait, avec ceux de sa femme, de son enfant et de sa mère.

Un coup d'œil par le grillage en passant, sur les 20,000 volumes précieux de la bibliothèque ; mais rien qu'un coup d'œil ! car les Piémontais y ont mis les scellés, au nom de la lumière et du progrès ! En face, voici le grand réfectoire

large de 28 pieds, haut de 45, et long de 144. Il sert à la fois aux moines, aux séminaristes et aux collégiens, car il y a ici un collège renommé où viennent s'instruire les enfants des fonctionnaires publics. C'est même à ce titre que la radicaile ministérielle a permis aux moines du Mont-Cassin d'habiter encore en communauté dans leur monastère. A l'entrée du réfectoire, de grands *lavabos* vous invitent à vous laver les mains, en même temps que des légendes expressives vous engagent à vous purifier avant tout des souillures de l'âme. Au milieu de la vaste salle se dresse une chaise en marbre où se fait la lecture quotidienne durant le repas. Un aigle en travertin, les ailes étendues, sert de pupitre, et une inscription rappelle la parole de Jésus-Christ à son testateur : " L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu." Mais ce qui frappe le plus, c'est le tableau colossal de 27 pieds de largeur qui occupe le fond du réfectoire. Cette toile, due au pinceau des frères Bassano, représente la multiplication des pains par Jésus-Christ, et la propagation mystique de la règle de saint Benoît sous le symbole du pain. On y remarque plusieurs figures historiques, entre autres celles de saint Benoît à côté de Notre-Seigneur, et de saint Ignace de Loyola, portant un crucifix à la main. A l'extrême droite, on discerne le triste visage de Calvin, coiffé de la barrette de docteur, et regardant Notre-Seigneur avec un air d'incrédulité. La grande vérité d'expression et de coloris, le naturel des positions, la perfection anatomique, la grâce du large voile de pourpre qui ombrage le tableau, font de cette toile pleine de vie et de mouvement, un des chefs-d'œuvre de l'école vénitienne.

Si du réfectoire corporel nous passons à l'intellectuel, à l'*archivium*, ou dépôt des archives, quels trésors incalculables n'y trouvons-nous pas ! L'*archivium* du Mont-Cassin est peut-être le plus célèbre du monde entier. Dans une première salle on trouve les cartes des anciennes possessions de l'abbaye, qui, au temps de sa splendeur, comptait sous son

domaine 2 principautés, 20 comtés, 440 cités, bourgs et villages, 250 châteaux, 23 ports de mer, et 1662 églises. Mais c'est dans la seconde salle qu'il faut admirer les richesses littéraires. En tout 1380 volumes, manuscrits et parchemins, dont plus de 800 antérieurs à l'invention de l'imprimerie. Outre neuf palimpsestes on y compte des manuscrits qui datent des 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> siècles. Un grand nombre sont richement enluminés et ornés de lettres initiales, et de miniatures d'une grande perfection artistique. Parmi les manuscrits exposés à l'admiration des étrangers, on remarque surtout le missel de l'abbé Désiré, œuvre du XI<sup>e</sup> siècle. Il est ouvert à la messe de Noël. Une miniature d'une délicieuse fraîcheur représente la scène touchante de la nativité de Jésus-Christ, tandis que sur la page en face, on lit en lettres onciales et en notes d'or sur champ rose, ces paroles sublimes de l'Introit: *Puer natus est nobis, Filius datus est nobis: Un enfant nous est né, un Fils nous est donné.* Puis voici une édition manuscrite de la *Divine Comédie* de Dante, à peu près contemporaine, du poète. L'imprimerie du Mont-Cassin en a publié un *fac-simile* à l'occasion du centenaire de l'immortel poète. Vénérons encore en passant une lettre autographe de saint Thomas d'Aquin écritesous forme de commentaire en marge d'un livre que lui avait envoyé l'abbé Bernard pour le consulter. A la dernière page d'une copie de luxe du *Moralia* de saint Grégoire, le copiste Etienne vous avertit poliment "d'avoir les mains lavées" pour le feuilleter. Un lexique hébreo-chaldéo-biblique en 99 volumes, par Casimir Correal, donne une idée du travail de ces *faiveants*.

Un peu plus loin on entre dans le corridor supérieur, habité par une partie des pères. Ce magnifique corridor, qui va d'une extrémité à l'autre du monastère, a 531 pieds de long. Vers le milieu se trouve un balcon d'où l'on peut voir la plaine arrosée par le Rapido, petit affluent du Garigliano, illustré par la valeur de Bayard, le chevalier "sans peur et sans reproche", et à une petite distance du spectateur, sur

le site d'un ancien temple païen, les restes d'une forteresse construite lors de l'invasion autrichienne en 1821. Du côté de l'Orient, on jouit d'une vue encore plus belle. A vos pieds, au fond d'un précipice de 1350 pieds, la petite ville de Casino, dominée par son château médiéval, la plaine traversée par le chemin de fer, plus loin de pittoresques villages, et dominant le tout, le long Apennin de l'Abruzze couronné de neige.

Je ne vous parlerai pas des magnificences du *cloître des statues* que l'abbé Squarzialupi fit construire "à la mémoire des héros bienfaiteurs, en souvenir de la reconnaissance des moines du mont Cassin, et pour l'instruction d'autrui," ni des colonnes et des marbres précieux enlevés à l'antique temple d'Apollon, recueillis à Rome et à Constantinople, qu'il consacra à son embellissement. Je ne vous parlerai pas de cette galerie de papes, d'empereurs et de princes qui entoure le majestueux cloître, car je veux jouir du coup d'œil que m'offre le balcon du plan supérieur. En face, dressant fièrement la tête à 4650 pieds au-dessus du niveau de la mer, le Mont Cairo, avec son petit lac poissonneux, né dans une seule nuit d'un tremblement de terre, en 1724. A gauche, la voie qui mène au monastère de l'*Albaneta*, où saint Thomas d'Aquin, encore novice bénédictin, fit ses études, et où, plus tard, saint Ignace de Loyala séjourna 50 jours, pour y composer la règle de la compagnie de Jésus et ses fameux *exercices spirituels*.

Mais toutes ces beautés ne sont que le prélude de celles qui vous attendent au cloître principal ou *Loge du Paradis*. Une longue suite de portiques se prolonge majestueusement sur une étendue de 264 pieds. Les arcades de ces portiques, au nombre de 79, sont d'ordre dorique et en travertin, et forment un immense carré allongé ou parallélogramme, divisé par deux autres portiques ouverts en trois cours distinctes. La cour centrale est terminée par un escalier royal couronné d'une salle de cinq arches. Le portique qui l'entoure

et qui soutient la *Loge du Paradis*, fut dessiné par le célèbre Bramante. Les grandes pierres du pavé recouvrent une vaste citerne creusée dans le roc vif, et dont l'ouverture en forme de coupe octogonale est surmontée d'une architrave supportant l'écusson de l'abbaye entre deux lions et deux cornes d'abondance. La croix-couronne le tout. Dans la cour de droite, on admire une colonne de porphyre d'une grosseur prodigieuse, (plus de 9 pieds de circonférence) qui provient soit du temple d'Apollon, soit de la villa de Varron. Puis, revenant à la cour centrale, on se recueille devant les deux grandes statues de saint Benoît et de sainte Scholastique. La première porte cette inscription sur le piédestal : *Benelictus qui venit in nomine Domini: Béni (ou Benoît) celui qui vient au nom du Seigneur; et la seconde: Veni, columba mea, veni, coronaberis: viens, ma colombe, viens, et tu seras couronnée.* C'est au milieu de ces cours que j'ai vu se promener gravement les trois corbeaux traditionnels qu'on y nourrit en souvenir de ceux qui accompagnèrent de Subiaco le saint patriarche. Ils sont tellement bien apprivoisés qu'ils ne songent nullement à s'envoler et partagent fraternellement avec des centaines de pigeons leur repas monastique. Saint Pierre Damien, qui visita le Mont Cassin au XI<sup>e</sup> siècle, raconte qu'on y conservait encore les descendants des corbeaux qui y étaient venus avec saint Benoît, cinq siècles auparavant. Ce cloître vraiment merveilleux s'appelle *Loge du Paradis*, à raison de la vue enchanteuse dont on y jouit, et, certes, le nom n'a rien d'exagéré. Jamais mon imagination n'avait rêvé rien d'aussi ravissant. Rien n'égale, en effet, la beauté de ce panorama. En face, voici les montagnes de Gaète, qui entourent, comme un vaste hémicycle, le bassin verdoyant arrosé par ce Liris chanté par le poète :

Rura quæ Liris quieta  
Mordet aqua taciturnus amnis.

Dans cette fertile plaine, la *campagne heureuse* des Romains, sur ces collines couronnées d'orangers chargés de

fruits, existaient jadis les riches cités de Fregelle, d'Aquin, d'Interamna et de Cassinum. Les quelques bourgs qu'on y voit encore çà et là sont San-Giovanni in Carico, près de l'antique Fregelle, au pied de Rocca-Secca, où l'on voit encore les ruines du château qui vit naître le docteur angélique; Aquin, dans le pays des Herniques, patrie du poète Juvénal, "élevé dans les cris de l'école," donna son nom à *l'Ange de l'École*. Je n'ai pas besoin de distinguer celle-ci de la première. L'école de Dieu et celle de Satan ne se confondent pas. Plus loin, Ponte-Corvo, dont on fit une principauté à Bernadotte sous le premier Empire, Rocca d'Evaudio et Saint-Andrea, d'où l'on peut discerner avec de bons yeux et par un temps serein une lisière du golfe de Gaëte et de la Méditerranée. Ajoutez à tous ces charmes le ciel bleu d'Italie et les flots de lumière qui éclairent et vivifient cet incomparable tableau, et vous reconnaissez sans peine un avant-goût du paradis. Quelque nouvelle que soit pour moi la vue de ce spectacle enchanteur, je ne suis pas tout à fait en pays étranger. Car ces bourgades, qui émaillent la *campagne heureuse*, appartiennent en partie au diocèse de monseigneur Ignace Persico. C'est ici que Pie IX l'a placé pour qu'il pût se reposer de ses fatigues de missionnaire, de ses travaux apostoliques dans l'Indoustan, la Georgie d'Amérique, et Saint-Colomb de Sillery, près de Québec. C'est à ce saint évêque que je dois le don le plus inestimable, celui de la consécration sacerdotale. De la *Loge du Paradis*, je contemple avec émotion les pâturages bénis que ce bon Pasteur a fertilisés de ses sueurs d'apôtre. Puissè-je, un jour, contempler dans la gloire du ciel le pontife vénéré qui m'a associé au ministère de l'Agneau toujours sacrifié et toujours vivant ! Je serai alors au terme de mon pèlerinage et je ne pourrai plus signer

VIATOR.

## LES ORGUES DE BARBARIE

—Oui, je le sais, il est devenu de mode de pester contre l'orgue de Barbarie. On en a fait, on en fait autant tous les jours contre les femmes. C'est notre usage de les blaguer, idiots que nous sommes. Personne ne croit un mot du mal qu'il en dit. C'est pour paraître original et paradoxal que l'on débite des insanités. On serait bien fâché d'être pris au mot. Tel qui lance des quolibets aux femmes passe son temps à courir après elles. Les belles-mères, voilà les femmes blaguées sérieusement, et cependant, si nous n'en avions pas, que de ragoûts brûlés, que de pantalons qui resteraient troués, que de redingotes sans boutons ! Scier est un genre, la belle-mère est un sujet ; on l'étend sur le chevalet et les plaisanteries lui entament les côtes. On a fait sur elles toutes, et spirituellement, beaucoup de farces qui égaient toujours, c'est vrai, mais révoltent le sens de justice. Elles sont un thème, un canevas, on brode dessus à cœur de jour. Mais cela n'empêche pas les belles-mères de conserver leurs fraîches couleurs, de continuer à crever de santé, à seule fin de faire le plus longtemps possible les délices de leurs gendres.

Il en est ainsi des orgues ; plus on les larde de bons mots, plus ils se multiplient dans nos rues. Cette prospérité réjouit mon cœur de mélomane. Car j'aime les orgues et les belles-mères, et ma suprême jouissance serait de voir celles-ci jouer ceux-là du matin jusqu'au soir, du levant au ponant, dans l'unique but de se faire adorer dans un nouveau rôle.

J'avoue ne rien comprendre à ces maudissons, à ces maugréments qui poursuivent mon orgue de prédilection ; j'y vois seulement ceci : que quelque bel esprit les a commencés, et que la foule a fait chorus. Il y a des vogues qui ne s'ex-

pliquent pas. Un farceur se sera levé avec le mal aux cheveux, et dans sa mauvaise humeur d'un moment aura corrompu Barbéri en Barbarie. De là les facéties. Avec les mots 'musique et barbarie sous la plume,—deux mots qui jurent ensemble comme bastille et liberté,—la charge avait beau jeu. Les Barbaresques n'ont ni inventé ni fabriqué d'orgues d'aucune espèce, et un individu qui doit faire une fameuse lippe dans l'autre monde, c'est Barbéri, le grand fabricant de Modène, à qui l'on a si barbarement enlevé sa gloire en estropiant son nom.

Christophe Colomb aurait davantage le droit de se plaindre, cependant.

Un journal d'Ottawa disait dernièrement :

“ Un joueur d'orgue de Barbarie sème ses notes discordantes dans les rues d'Ottawa depuis hier. Le pauvre homme ne doit pas faire fortune. Il fait si froid, en effet, au dehors, pour aller lui donner l'obole que les miaulements de sa musique implore, et l'orgue de Barbarie soulève si peu d'enthousiasme quand le thermomètre marque 20 degrés au-dessous du zéro ! ”

Cela prouve une chose : que l'orgue s'acclimate. C'est peut-être un fait rare, mais nous avons des musiciens ambulants pendant l'hiver même. Quand je dis musiciens. . . . !

A fond, pourquoi en voudrait-on à la musique mécanique ? Serait-ce parce qu'elle ne demande aucune étude, aucune science, que je la détesterais ? Devrai-je me boucher les oreilles parce qu'elle égrène ses notes sans fausser, tandis que tant de petites pensionnaires, dont les parents ont dépensé des milliers de dollars pour leur faire apprendre le piano, écorchent nécessairement tous les tympanes ? Il n'y a rien de juste comme la mécanique. Si jamais il me faut avoir un

piano chez moi, je le compléterai, bien sûr, d'un pianista. Le pianista, c'est une des plus admirables inventions du siècle. Etant donné qu'il vous faut de la musique pour danser, pour chanter, pour amuser vos hôtes, le pianista opère des prodiges. Vous l'ajustez à votre boîte à musique, vous tournez une manivelle, et vous voilà l'égal de Listz. Sans étude, sans pratique, sans engorgement de poignet, sans avoir étourdi et fait jurer vos voisins. Quel progrès !

Vous allez dire que je m'amuse à *paradoxe*. Je vous réponds que ce mot n'est ni créé ni à créer. Il est bien vrai que l'on a déjà, de par les dictionnaires, le substantif, l'adjectif et l'adverbe ; mais ce n'est pas une raison pour créer le verbe ; pensez donc à l'imparfait du subjonctif : " Madame, il ne faudrait pas que vous paradoxassiez " ! Donc vous êtes sur le point de dire que j'énonce un paradoxe quand je vante la musique à la mécanique. Erreur profonde. Moi, j'ai foi en la nature et dans les instruments automatiques. Le Savoyard qui tourne sa vielle sous le regard endormi de sa marmotte et en tire des sons criards, soit ! mais dans la gamme juste, n'est-il pas un meilleur exécutant, j'ose le dire, que Listz lui-même, qui est exposé à se tromper de notes si quelque maladroït lui pousse le coude. Il faut laisser à un musicien le moins d'action individuelle possible, tant il y a de fausses notes faisables. Le musicien à manivelle, lui, n'est pas peccable ; il tourne, tourne et retourne, et vous moud des sons d'une orthodoxie parfaite. C'est mon homme.

Je l'ai rencontré deux fois cet hiver, le joueur d'orgue de Barbarie. La première fois, c'était dans la nuit de Noël. La messe de minuit allait se dire. Le pauvre homme cherchait sa vie dans la rue, dans le voisinage de l'église, par un froid intense, sous le clair regard des étoiles. Les voitures sillonnaient la chaussée, train rapide, au joyeux son des clochettes ; la glace sifflait sous le patin de fer ; des naseaux des chevaux s'échappait une buée blanche. On passait trop

vite pour donner à ce descendant d'Orphée. Sur le trottoir, emmitoufflés jusqu'aux yeux, hâtant le pas, frileux, les couples gagnaient le sanctuaire ; il faisait bien trop froid pour se déganter, pour chercher dans le gilet la piécette d'argent ou le sou de cuivre que le pauvre attendait. Et cependant, au milieu des joyeux appels des cloches catholiques sonnantes, bourdonnant, tintant, coptées aux quatre coins de la ville, on entendait, dans la nuit sonore, le plus beau des Noël humains, la *Marseillaise ailée*. Et sans qu'on pût s'en défendre, l'on comparait dans sa pensée les chants du chrétien et les chants du citoyen, et l'on songeait aux deux grandes délivrances dont ils témoignent.

Je donnai, pour faire exception.

Une semaine après,—c'était le premier jour de l'an,—je revis mon joueur d'orgue à ma porte. Il cherchait ses étrennes. Son bras tournait la manivelle d'un mouvement plus vif, l'atmosphère était tiède, les rues pleines de visiteurs, toutes les sonnettes carillonnaient. Les gens marchaient sans gants, aussi les mains se plongeaient-elles volontiers et plus souvent dans le gousset, et Rodieri fit riche moisson.

Son fils, un garçonnet de huit ans, entre dans la maison pendant que l'air de *Casta Diva* résonne sous ma fenêtre.

—Pour mon père, s'il vous plaît !

—Comment te nommes-tu ?

—Antonio Rodieri.

—C'est-à-dire Antoine Rodier. As-tu des parents dans le Bas-Canada ?

—Non, monsieur.

—As-tu froid ?

—Non, pas moi, mais mon père a froid.

—As-tu faim ?

—Pas moi, mais mon père a faim.

- Veux-tu qu'il entre manger ?  
 —Merci, monsieur ; il faut qu'il joue.  
 —Se chauffer ?  
 —Non, monsieur.  
 —Alors tu prendras de l'argent ?  
 —S'il vous plaît.

Je poussai la piécette, en me disant que cet enfant était bien dressé. Ce n'était évidemment pas un de ces petits malheureux que les padroni exploitent si honteusement. Il devait être le fils véritable de mon musicien, et pas plus Italien que vous et moi, malgré son nom en *i*. Je soupçonne véhémentement qu'il a reçu le jour dans le faubourg Québec. On a déjà entendu parler d'un monsieur Rodier qui, voyageant en Europe, s'intitulait lord Rodier en Angleterre, don Rodiero en Espagne, signor Rodieri en Italie, et von Roderer en Allemagne. L'histoire se répète.

Ces musiciens du dehors, ces colporteurs d'airs joués juste forcément me rappellent toujours les vers de Musset :

Un groupe délaissé de chanteurs ambulants  
 Murmurait sur la place une ancienne romance.  
 Oh ! comme les vieux airs qu'on chantait à douze ans  
 Frappent droit dans le cœur aux heures de souffrance !  
 Comme ils dévorent tout ! comme on se sent loin d'eux !  
 Comme on baisse la tête en les trouvant si vieux !  
 Sont-ce là des soupirs, noir esprit des ruines ?  
 Ange des souvenirs, sont-ce là tes sanglots ?  
 Oh ! comme ils voltigent, frais et légers oiseaux,  
 Sur le palais doré des amours enfantines !  
 Comme ils savent rouvrir les fleurs, des temps passés,  
 Et nous ensevelir, eux qui nous ont bercés ?

Et quand on retombe dans ses souvenirs, il n'y a rien de plus agréable que de les parler. J'en ai un sur le bord de la langue, et je vais le dire. Il est vrai qu'il n'y est question que d'un accordéon, et non d'un orgue de Barbarie, mais ces

instruments étant proscrits, tous deux sont frères. J'appellerais même l'accordéon l'orgue du pauvre.

J'étais en mission de journaliste dans une ville américaine. Un soir que, le souper pris, je flânais à l'aventure le cigare aux lèvres, mon oreille fut frappée par une voix de femme qui chantait en plein air, et par les sons d'un instrument que je ne pus tout d'abord définir. Cet instrument était un accordéon gigantesque qu'une femme portait en bandoulière. J'avais sous les yeux deux Françaises, qui dans cette ville de langue anglaise gagnaient leur vie l'une en chantant des chansons patriotiques, l'autre en l'accompagnant. La nouveauté de ce spectacle me saisit, m'empoigna. Être loin de son pays français, le soir, à cette heure où les souvenirs vous assiègent, vous l'étranger qui êtes perdu, seul, dans la cohue des indifférents, et tout à coup entendre vibrer une chanson patriotique dite avec âme par une voix française, quelle surprise ! quel plaisir ! La chanteuse portait un enfant dans les bras, quelque orpheline sans doute de la grande guerre franco-prussienne. Elle disait :

Vous avez pris l'Alsace et la Lorraine ;  
Vous avez pu germaniser la plaine ;  
Mais, malgré vous, nos cœurs restent français.

Sa voix, défraîchie sans doute, mais d'un timbre chaud, exprimant avec passion l'amour de la patrie, vous jetait ce défi aux vainqueurs avec des notes si braves, si senties, que les Américains s'arrêtaient pour l'entendre, et qu'eux, les froids par excellence, mettaient la main au gousset et donnaient volontiers. La sébille se garnissait vite. Une chanson finie et la quête faite, les deux femmes, que la guerre avait faites artistes, se transportaient dans la rue voisine et recommençaient leurs chants, tous des chants mélancoliques, de ceux que l'on adore quand la nuit tombe et que l'on nage encore dans les ombres du crépuscule. La ville n'avait pas allumé ses fanaux, moi je suivais ces femmes de carrefour en

---

carrefour, et ma main leur donnait à chaque séance de cette monnaie de billon, de ces pièces de nickel dont j'avais bien plus que de pièces d'or. Je ne cherchais pas à voir leur figure, la voix m'était tout, et je me berçais de ces airs patriotiques, je me laissais aller à la poésie de ces chants, sans me douter de l'heure ni du chemin que j'avais parcouru. Il était bien onze heures quand je rentrai. J'eus du bonheur pour deux jours, à me rappeler la voix, le chant, ma course, et peut-être aimais-je, dans quelque recoin de mon cœur l'exilée qui m'avait traînée à sa suite deux heures durant.

L'orgue de Barbarie n'est pas ce qu'un vain peuple peut penser,—l'accordéon non plus.

A. LUSIGNAN.

Ottawa, février 1885.

---

## L'ANGELUS

Le soir sur les flots bleus étend son ombre grise ;  
On voit noircir au loin la cime des grands bois.  
Sur la côte, là-haut la cloche de l'église  
A vibré lentement : elle sonne... un... deux... trois...

Ave Maria.

Le nuage au couchant à peine se colore  
Réflétant le soleil pour la dernière fois,  
Et j'entends de nouveau cette cloche sonore  
Vibrant sur la colline : elle sonne un... deux... trois...

Ave Maria.

Le nuage est plus sombre et l'ombre plus épaisse  
Mille étoiles au lac se mirent à la fois  
Dans les flots endormis qu'un vent léger caresse  
La cloche sonne encor lentement... un... deux... trois...

Ave Maria.

Seigneur nous te prions. Au cœur qui la réclame  
Daigne donc accorder cette douce faveur :  
Fais ta grâce couler jusqu'au fond de notre âme.  
Que l'incarnation de Jésus le Sauveur  
Soit, pour les cœurs croyant aux paroles de l'ange,  
Avec le souvenir de sa sanglante croix,  
Le gage très certain d'un bonheur sans mélange  
Par ce même Jésus dont j'invoque la voix.

P. J. UBALDE BAUDRY.

## VOLUPTÉ

Au milieu des écueils de l'Océan Chinois  
S'élèvent des ilots aux rives souriantes,  
Où les grands cocotiers laissent pendre leurs noix,  
Et forment des berceaux de feuilles verdoyantes.

Les bananiers ployant sous leurs fruits savoureux  
Secouent au vent du soir leurs panaches superbes;  
Et sur des flots dorés aux reflets merveilleux,  
Comme une frange, court l'ombre des grandes herbes.

Entourés d'un rideau de feuillage et de fleurs,  
Pareils à des bosquets, les banyans immenses  
Emaillent les grands bois de brillantes couleurs,  
Et voient croître autour d'eux leurs fécondes semences.

Sur ces bords enchantés le flot est moins amer,  
Et la brise plus douce en passant les caresse ;  
Le marin, traversant cet éden de la mer,  
Croit qu'il y passerait des moments pleins d'ivresse.

Erreur! Illusion! Dans ces flots séduisants,  
Et sous les arceaux verts de ces charmants rivages,  
Se cachent en rampant des monstres menaçants,  
Et des êtres humains qui sont anthropophages !

Malheur au nautonnier qui s'arrête en ces lieux  
Pour y chercher l'objet de ses rêves candides !  
La souffrance et la mort s'offriront à ses yeux,  
Et sa nef périra dans ces golfes splendides !

Ecoutez, jeunes gens : au milieu de ces eaux  
Que nous appelons tous l'*Océan de ce monde*,  
Et que doivent franchir nos fragiles vaisseaux,  
Il est une île aussi qu'on voit surgir de l'onde ;

Une île, dont les bords sans cesse reverdis  
Invitent le passant à suspendre sa route  
Dans un jardin en fleurs qui semble un paradis.  
Son nom est *Volupté* : vous le savez sans doute ?

Jeunes gens, fuyez loin de ses bords dangereux,  
Évitez ses sentiers et ses bosquets perfides.  
Sous la fleur croît l'épine ; et le fruit savoureux  
Recèle pour le cœur des poisons homicides.

L'homme n'y jouit guère ; il y pleure souvent  
Et quand il a perdu ses plus belles années,  
Tous ses plaisirs s'en vont, comme une feuille au vent...  
Seul, il reste à pleurer ses tristes destinées !

A. B. ROUTHIER.

# CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC

1884—HIVER—1885

## HEURES

DE	POUR	DÉPART	ARRIVÉE
Montréal .....	Québec .....	10.15 p.m.	8.00 a.m.
“ .....	“ .....	7.00 a.m.	6.30 p.m.
Québec .....	Montréal .....	8.30 p.m.	6.00 a.m.
“ .....	“ .....	11.30 p.m.	9.40 p.m.
Montréal .....	Portland .....	10.15 p.m.	12.25 p.m.
“ .....	Island Pond .....	3.30 p.m.	9.20 p.m.
“ .....	Portland .....	7.00 a.m.	8.30 p.m.
“ .....	Toronto .....	1.00 p.m.	6.30 p.m.
“ .....	“ .....	9.00 a.m.	10.30 p.m.
“ .....	“ .....	8.00 p.m.	9.15 a.m.
“ .....	“ .....	11.20 p.m.	10.55 a.m.
“ .....	St. Jean .....	5.30 p.m.	6.30 p.m.
“ .....	“ .....	8.00 a.m.	9.00 a.m.
“ .....	“ .....	8.30 a.m.	9.30 a.m.
“ .....	“ .....	8.30 p.m.	9.00 p.m.
“ .....	Lake Champlain Junct'n .....	4.30 p.m.	6.50 p.m.
“ .....	Sorel .....	8.00 a.m.	12.00 p.m.
“ .....	“ .....	5.10 p.m.	8.10 p.m.

## CHARS PALAIS ET CHARS DORTOIRS

DANS TOUTES LES DIRECTIONS

La ligne la plus avantageuse dans toutes les parties du pays

PASSAGES AU PLUS BAS PRIX POUR TOUS LES POINTS  
DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE

Agents dans toutes les villes du Canada

J. HICKSON, *Gérant Général* }  
W. WAINWRIGHT, *Ass.-Gérant* } MONTREAL.

# STATUTS DU CANADA

Prix des Statuts en vente au bureau de l'imprimeur de la Reine, Ottawa.

B. CHAMBERLIN,

*Imprimeur de la Reine.*

OTTAWA, 5 Janvier 1885.

## PROVINCE DU CANADA.

	\$	c.		\$	c.
Statuts Refondus H. C.....	3	25	Code Civil.....	1	60
"    "    B. C.....	3	25	Lois Criminelles on 1 vol.....	1	80
Code de Procédure Civil.....	1	50	Ordres en Conseil. à 1871.....	1	25

## PUISSANCE DU CANADA.

Vic.		\$	c.	Vic.		\$	c.
32&33	Statuts de 1869.....	1	50	42	Statuts de 1879, Vol. I....	1	25
33	"    1870.....	0	80	"    "    Vol. II...	0	40	
34	"    1871.....	0	80	"    "    Vols I, II	1	50	
35	"    1872.....	2	60	"    1880, Vol. I....	1	25	
36	"    1873.....	1	60	"    "    Vol. II...	0	50	
37	"    1874.....	1	13	"    "    Vols I, II	1	60	
38	"    1875, Vol. I....	1	50	41	"    1831, Vol. I....	0	80
"    "    "    Vol. II..	0	80	"    "    "    Vol. II...	0	60		
29	"    1876, Vol. I....	0	80	"    "    "    Vols I, II	1	25	
"    "    "    Vol. II..	0	80	15	"    1882, Vol. I....	1	00	
"    "    "    Vols I, II	1	50	"    "    "    Vol. II...	1	00		
40	"    1877, Vol. I....	1	00	"    "    "    Vols I, II	2	00	
"    "    "    Vol. II..	0	60	46	"    1883, Vol. I....	1	60	
"    "    "    Vols I, II	1	50	"    "    "    Vol. II...	0	60		
41	"    1878, Vol. I....	0	80	"    "    "    Vols I, II	2	00	
"    "    "    Vol. II..	0	35					
"    "    "    Vols I, II	1	00					

# CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

1884—ARRANGEMENTS D'HIVER—1885

A partir de Décembre, les trains de ce chemin de fer circuleront tous les jours, les dimanches exceptés, comme suit :

## LAISSERONT LA POINTE-LÉVIS

Pour Halifax et St-Jean - - - - - 8.00 A.M.  
Pour la Rivière-du-Loup et Ste-Flavie - 11.25 A.M.  
Pour la Rivière-du-Loup - - - - - 5.25 P.M.

## ARRIVERONT A LA POINTE LÉVIS

De Halifax et St-Jean - - - - - 7.10 P.M.  
De la Rivière-du-Loup - - - - - 1.55 P.M.  
De la Rivière-du-Loup - - - - - 5.18 A.M.

Le char Palais qui part de Lévis, le mardi, le jeudi et le samedi, se rend directement à Halifax, et celui qui part le lundi, le mercredi et le vendredi se rend à St-Jean.

Tous les trains circulent sur l'étaalon chronométrique de l'Est.

D. POTTINGER,

*Surintendant en Chef.*

Bureau du chemin de fer,

Moncton, N.-B., 1er décembre 1884.



**D**ES soumissions cachetées, portant la suscription "Habilllements pour la Police à cheval," et adressées à l'Honorable Président du Conseil Privé, Ottawa, seront reçues jusqu'à midi de Vendredi, le 27 mars 1885.

Des formules imprimées de soumission, contenant tous les renseignements voulus quant aux articles et les quantités requises seront fournies par le soussigné.

On ne recevra que les soumissions qui seront faites sur ces formules imprimées. On pourra voir des échantillons de tous les articles au bureau du soussigné.

Chaque soumission devra être accompagné d'un chèque *acceptée* par une banque canadienne, par une somme *égale à dix pour cent* du total de la soumission, lequel chèque sera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat sur demande de ce faire, ou s'il néglige de compléter le service entrepris. Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera remis.

Il ne sera rien payé aux journaux qui publieront cette annonce sans y avoir été d'abord autorisés.

FRED. WHITE, *Contrôleur,*

P. à C. du N.-O.

Ottawa, 6 Mars 1885.



## AVIS.

---

Le soussigné recevra jusqu'au 16 février 1885, des soumissions de la part des personnes désirant obtenir le privilège de tenir le passage de la rivière Ottawa entre le quai de Papineauville dans le township de Ste. Angélique, dans le comté Ottawa, dans la province de Québec, Canada, et le quai de Brown, dans le township de Plantagenet, comté de Prescott, Province d'Ontario, Canada, en conformité des conditions définies dans les règlements, dont on peut se procurer des copies au département du Revenu de l'Intérieur à Ottawa, ou du percepteur du Revenu de l'Intérieur à Ottawa.

Chaque soumission doit établir le montant que le soumissionnaire consent à payer par année pour le privilège en question. Le montant sera payable d'avance suivant les conditions du bail fait pour cinq années à dater du premier mai 1885.

Chaque soumission doit être accompagnée d'un chèque acceptée par une des banques chartrées faisant affaire à Ottawa, pour la moitié du montant offert par année dans la soumission. Ce montant sera mis au crédit du compte de la première année dans le cas où la soumission sera acceptée et tous les autres chèques seront remis excepté dans le cas où les soumissionnaires se désisteraient, le montant sera alors confisqué.

Toutes les lettres doivent être adressées au soussigné et porter la suscription "Soumission pour le passage entre Papineauville et le quai de Brown.

**E. MIALL.**

*Commissaire du Revenu de l'Intérieur.*

Département du Revenu de l'Intérieur,  
Ottawa, Janvier 24, 1885.



# MANDATS D'ARGENT POSTAUX.

1. Tarif des droits à percevoir sur les mandats d'argent tirés d'un bureau de poste en Canada sur un autre bureau dans les limites de la Puissance.

Pour un mandat n'excedant pas \$1.00.....	2c.
Pour un mandat au-dessus de \$1.00 mais n'excedant pas \$10.00...	5c.
“ “ 10.00 “	10c.
“ “ 20.00 “	20c.
“ “ 40.00 “	30c.
“ “ 60.00 “	40c.
“ “ 80.00 “	50c.

Aucun mandat ne peut être émis pour une somme excédant \$100; mais plusieurs mandats de la même somme pourront être donnés au même envoyeur si ce dernier le désire.

Il est défendu d'émettre le même jour, à la même personne et au bénéfice du même destinataire plus d'un mandat pour une somme au-dessus de \$10.

2. Des mandats d'argent seront émis en Canada pour les pays étrangers et les possessions britanniques se trouvant dans la liste suivante, aux taux ci-dessous mentionnés :

Royaume-Uni.	Gibraltar.	zibar).
Aurriche-Hongrie.	Malte.	Lagos.
Belgique.	Constantinople.	Maurice.
Danemark.	Smyrne.	Natal.
Indes Occidentales (Danoises).	Panama.	Terreneuve.
Possessions Hollandaises dans les Indes Orientales.	AGENCES BRITANNIQUES.	Nouvelle Galles du Sud.
Egypte.	Aden.	Nouvelle Zelande.
Faroe Iles.	Belize.	Borneo (Nord).
France et Algérie.	Bermudes.	Queensland.
Allemagne.	Guyane Anglaise.	Stc. Hélène.
Hollande.	Cap de Bonne Espérance.	Iles Seychelles.
Islande.	Ceylon.	Sierra Leone.
Italie.	Chypre.	Australie (Sud).
Japon.	Iles Falklands.	Établissements des Detroits.
Norvège.	Gambie.	Tasmanie.
Portugal, Madère et Açores.	Cote d'Or.	Victoria.
Roumanie.	Hong Kong (Shanghai).	Indes Occidentales (comprenant les Antilles, Barbades, Jamaïque, Ste. Lucie, Trinidad, etc.
Suède.	Les Indes (comprenant des agences à Bagdad, Bander, Abas, Bushire, Busrah, Gvadur, Jask, Linga, Muscat et Zanzibar).	Australie.
Suisse.		
Etats-Unis.		

Pour un mandat n'excedant pas :

\$10	\$20	\$30	\$40	\$50
10c.	20c.	30c.	40c.	50c.

Les mandats tirés sur les pays ci-dessus mentionnés seront émis en valeurs canadiennes. Des tableaux indiquant le montant qui sera payé en monnaies étrangères (là où le cours diffère de celui du Canada) en acquit des mandats tirés dans ce pays se trouvent dans le guide officiel des Postes.

Le Canada n'opère pas l'échange direct des mandats d'argent avec les pays marqués d'un astérisque et pour cette raison les mandats tirés sur ces pays et colonies seront sujets, lors du paiement, à une légère déduction à titre de seconde commission perçue par le pays dont on aura emprunté l'intermédiaire.

# Chemin de Fer Canadien du Pacifique

## REGLEMENTS DES TERRES

La Compagnie offre des terres en vente le long de la ligne et dans le sud du Manitoba à des prix variant de

**\$2.50 de l'acre**

à au dessus, à condition qu'elles soient cultivées.

Une réduction variant de \$1.25 à \$3.50 de l'acre est faite, selon le prix payé pour les terres, à de certaines conditions.

La Compagnie offre aussi des terres sans conditions d'établissement ou de culture.

### Les Sections réservées

le long de la ligne, i, e, les sections numérotées de nombres impairs, en dedans d'un mille de distance de la ligne, sont en vente à termes avantageux, à ceux qui veulent commencer à les cultiver de suite.

### Conditions de paiement

Les acquéreurs peuvent payer un sixième comptant, et la balance en cinq paiements annuels, avec intérêt de 6 % par an, payable d'avance.

Les acquéreurs, sans condition de culture, recevront leurs titres immédiatement, si le paiement est fait au complet.

Le paiement peut se faire en *bons de terres concédées* (Land Grant Bonds) qui seront acceptées à 10 % de leur valeur.

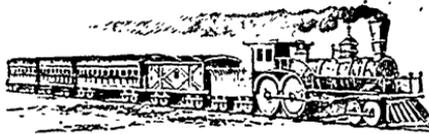
Pour conditions, prix de vente et autres informations, s'adresser à **JOHN H. McTAVISH**, Commissaire des Terres, Winnipeg.

*Par ordre,*

**CHARLES DRINKWATER,**

*Secrétaire.*

Montréal, décembre 1884.



# Chemin de Fer Canadien du Pacifique

LA NOUVELLE LIGNE

— ENTRE —

## MONTREAL ET TORONTO

VIA OTTAWA

A dater de Lundi, le 24 Novembre 1884.

HEURES DES ARRIVÉES ET DÉPARTS.	EXPRESS DU MATIN.	EXPRESS DE NUIT.	EXPRESS LOCALE.	EXPRESS LOCALE.
Départ de Montréal...	8.40 a.m.	7.30 p.m.	7.00 a.m.	6.00 p.m.
Arrivée à Ottawa....	12.03 a.m.	11.00 p.m.	12.30 a.m.	10.00 p.m.
Arrivée à Toronto....	9.55 p.m.	8.30 a.m.	—	—
Départ de Toronto...	8.25 a.m.	7.55 p.m.	—	—
Départ d'Ottawa....	6.07 p.m.	5.17 a.m.	8.20 a.m.	4.30 p.m.
Arrivée à Montréal...	9.42 p.m.	8.50 a.m.	12.00 p.m.	8.00 p.m.

**Éléphants Wagons Salons sur les trains de jour ; Wagons  
Dortoirs splendides sur les trains de nuit.**

Correspondant à Ottawa avec les trains allant à et partant de  
**SUDBURY, NORTH BAY, PEMBROKE, RENFREW, ARNPRIOR,**  
et tous les points de la vallée du haut de l'Ottawa.

Correspondances à Toronto pour toutes les localités à l'ouest, au sud-ouest et au nord-ouest.

✍ Pour renseignements complets concernant les heures de départ et d'arrivée des trains d'entier parcours et de parcours locale, les billets, les sièges dans les chars-salons, etc., s'adresser au nouveau bureau de la Compagnie, à Montréal, pour la vente des billets,

**266 RUE ST-JACQUES, (coin de la rue McGill)**

au bureau pour la vente des billets à l'Hôtel Windsor, aux stations des Casernes.

GEO. W. HIBBARD,

*Asst. Agt. Gén. des Pass.*

W. C. VANHORNE,  
*Vice-Président.*

ARCHER BAKER,  
*Surintendant-Général.*